

Chapitre 1

LE KIDNAPPING

J'ai mis fin à mes études alors que j'avais quinze ans. Les raisons qui m'ont poussée à agir ainsi n'ont rien de bien mystérieux; je nourrissais très peu d'intérêt pour l'école en général et mes professeurs en particulier. Je n'étais pourtant pas une élève difficile. La vie est ainsi faite; on se lève un beau matin, bien décidée à en finir avec un problème qui vous empoisonne l'existence depuis trop longtemps. C'est ce que j'ai fait avec la bénédiction de mes parents. Je n'ai éprouvé aucune difficulté à les convaincre, étant donné que, déjà, je prenais en charge l'entretien de la maison. Ma mère sortait de l'hôpital après avoir subi une opération chirurgicale et elle voyait d'un bon œil que je lui succède au ménage et à la cuisine.

Février 1979. L'hiver étirait sa tristesse sur un paysage gris et morose. Les rues de Windsor, le village dans lequel je menais l'existence rangée d'une jeune fille de la campagne, disparaissaient encore sous une neige sale. Les gens marchaient rapidement, pressés de rentrer à l'intérieur. Le froid les rendait maussades. Ils avaient hâte que le printemps vienne nettoyer ce décor lugubre et, peut-être, qui sait,

leur existence. Dans quelques semaines, je fêterais mon dix-huitième anniversaire de naissance. Ma vie était bien engagée et je me sentais bien malgré la grisaille environnante.

Le temps s'écoulait sans surprises et je ne songeais nullement à m'en plaindre. J'imagine que de nombreuses filles de mon âge avaient plus de raisons que moi de se sentir mal dans leur peau. Parallèlement à mon travail à la maison, j'avais déniché un modeste emploi de couturière dans une manufacture de vêtements non loin de la demeure familiale. Je me considérais comme une employée modèle.

À mon insu, je m'inscrivais déjà dans le moule de la société de consommation; j'économisais pour acheter une voiture, je me gâtai un peu, pas trop, en me procurant des magazines de mode hors de prix, ce qui me permettait d'avoir des idées. « On ne sait jamais, peut-être, un jour, pourrai-je lancer ma propre ligne de vêtements! » me disais-je. Les rêves, n'est-ce pas, n'ont jamais tué personne. C'est bien connu, il n'y a que les espoirs qui meurent.

Puis, comme ça, sans avertissement, il y a eu Alex. Une copine de travail me l'a présenté un soir. Je ne me souviens pas vraiment des circonstances qui ont donné lieu à cette rencontre qui, comme on le dit dans les romans Harlequin, a changé ma vie. Était-ce dans un bar? Au restaurant? À bien y penser, maintenant, cela n'a guère d'importance.

Sur le coup, je n'ai pas été vraiment impressionnée. Bien sûr, Alex est un beau gars, trop peut-être. Je me suis dit qu'un type dans son genre devait

avoir toutes les filles à ses pieds et que je plongerais dans un tas d'ennuis si, par malheur, je succombais à son charme. Le destin se fiche pas mal de nos craintes ou de nos espoirs. Il décide pour nous. Sans m'en rendre compte, je me suis laissé emporter par le regard d'Alex. Sa taille, sa démarche assurée, son visage aux traits doux m'ont subjuguée. Il s'est très tôt montré un peu possessif, mais je considérais sa jalousie comme un signe d'attachement et ça me plaisait bien. Plus âgé que moi de deux ans, il a néanmoins su prendre son temps et se montrer attentionné et patient. Graduellement, nous avons découvert que nous avions plusieurs traits de caractère communs, tels que l'ouverture d'esprit, la curiosité, la générosité et beaucoup d'autres. Après quelques semaines, nous étions amoureux et nous formions déjà un couple. Quand on s'aime d'un amour réciproque, on se croit uniques, seuls au monde à tisser un bonheur au sein duquel nul n'a le droit de pénétrer.

Comme il s'était retrouvé orphelin dès son plus jeune âge, Alex avait appris très rapidement à démêler les fils de son existence. L'éducation qu'il avait reçue auprès de ses frères et de ses sœurs plus âgés, chez qui il trouvait successivement refuge, lui avait tout de même permis de se façonner une personnalité bien à lui. D'une certaine manière, je l'enviais, car mes parents nous éduquaient très sévèrement; leur rigidité ne se traduisait pas en brimades ni en rien qui puisse y ressembler; mais, en tout temps, il était entendu que nous ne pouvions agir à notre guise et que nous devions trouver des explications à toutes

nos fautes, grandes ou petites. Ainsi, nos sorties de soirées et de fins de semaine étaient encadrées par un code plutôt sévère, si on le comparait à celui en vigueur ailleurs dans le voisinage.

Aujourd'hui, compte tenu des événements que j'ai vécus, je me dis non sans éprouver un peu de regret que mon enfance et mon adolescence ont été choyées malgré tout. Je n'ai jamais manqué de rien, ni d'amour véritable, ni d'affection, ni de conseils. Ma mère, en femme de principes et en épouse fidèle, régnait sur la maisonnée avec une assurance à la fois douce et ferme. Mon père lui laissait l'éducation des enfants, se conformant ainsi à la tradition, et elle s'adonnait à cette tâche vingt-quatre heures par jour avec le tranquille détachement qui, je suppose, caractérise toutes les mères conscientes du rôle effacé, mais combien important, qui est le leur dans une famille de sept enfants. C'était auprès de maman que nous trouvions refuge lorsqu'il était temps de prendre une décision importante ou que nous avions besoin d'être consolés.

La vie était agréable, malgré février et sa neige tachée de calcium. J'étais amoureuse d'Alex, je voulais qu'il me fasse de beaux enfants et que nous formions une famille heureuse à l'image de celle dans laquelle j'avais été élevée. Je ne demandais rien de vraiment exceptionnel à l'existence. En fait, je me trouvais plutôt modeste.

Mon père était policier; pour arrondir les fins de mois, il travaillait à l'usine de pâtes et papiers située dans le village voisin. Comme il fallait s'y attendre, ses patrons ont fini par lui demander de se charger de la sécurité dans l'usine. Il a donc abandonné son poste à la centrale de police pour remplir ses nouvelles fonctions. De ce côté-là, au moins, les choses ont bien tourné. Papa prenait son travail à cœur et il était très apprécié des gens qui l'employaient. Je le revois, rentrant à la maison après sa journée de travail; il baisait rapidement la joue de maman, puis il se dirigeait vers nous et tâtait l'humeur de chacun en allant de l'un à l'autre. Il s'entendait très bien avec maman. Par bien des aspects, leurs personnalités se complétaient à merveille.

Une règle très stricte voulait que nous tenions sans cesse nos parents informés de l'évolution de nos fréquentations. Mais je ne savais trop comment aborder la question très délicate des liens que je tissais avec Alex, car j'appréhendais une réaction négative de papa ou de maman. Finalement, je choisis d'en parler à ma mère plutôt qu'à mon père en me disant que, après tout, entre femmes, il y avait certainement une possibilité de trouver un terrain d'entente. Une fois ma décision prise, il me restait à choisir le moment idéal pour me confier. Je suis d'une nature timide et je n'en finissais plus d'hésiter. Après avoir tourné la question dans tous les sens, je me dis que la meilleure approche était d'écrire à maman. J'ai toujours trouvé plus facile de m'exprimer avec une plume et du papier, sans doute parce que cette méthode me permet

de prendre mon temps pour préparer mes arguments avec soin et les présenter de la meilleure façon possible.

Je remis discrètement ma lettre à maman; deux jours plus tard, je recevais sa réponse, par écrit également. Ce fut ainsi que nous entreprîmes une correspondance qui me donna l'impression d'être un super agent secret chargé d'une mission dangereuse. Je trouvais cela extrêmement amusant et stressant à la fois. Ma mère savait exactement quand je lui avais écrit; cette intuition était instinctive chez elle. Je déposais mes lettres soigneusement pliées en quatre sous le pot de Comet dans la salle de bains et elle me remettait les siennes en utilisant le même stratagème. J'étais sa petite fleur, m'écrivait-elle; ce surnom affectueux me plaisait bien.

Sa première lettre, émue, je l'ouvris en tremblant. Toute la maisonnée dormait. Sa réponse, rédigée d'une main ferme, me rassura. D'entrée de jeu, maman avouait qu'il lui était difficile d'admettre que la cadette de ses filles avait maintenant atteint l'âge de fréquenter sérieusement un garçon. Toutefois, en dépit de ses propres sentiments, dictés par l'amour et non par l'égoïsme, elle disait comprendre mon état d'âme. Elle me donnait en quelque sorte sa bénédiction. Désormais, je n'aurais plus rien à craindre, je pourrais sortir avec Alex aussi souvent que je le désirais. Il me suffirait d'observer les règlements édictés par maman.

J'étais folle de joie. Alex et moi avons pris l'habitude de nous voir deux fois par semaine, le vendredi et le samedi soir. Nos rencontres étaient intenses.

L'amour nous sortait par tous les pores de la peau. J'avisais toujours mes parents de nos sorties.

Notre soirée du mercredi était réservée aux longues, très longues conversations téléphoniques qui duraient parfois plus d'une heure. Rarement l'inspiration venait à faire défaut lorsqu'il s'agissait de nous susurrer des mots doux, qui couraient sur les fils téléphoniques sans que personne ne sache ce que nous nous disions. Nous étions en amour par-dessus la tête et le manque s'installait rapidement les jours où nous ne pouvions nous voir ni converser au téléphone.

Soucieux de préserver notre tranquillité et de profiter au maximum de chaque instant d'intimité, nous gardions nos distances avec les discothèques. Alex détestait se trémousser sur une piste de danse; quant à moi, je ne ressentais aucune attirance pour l'alcool. Nous préférions les salles de cinéma et les arénas aux soirées bruyantes. De temps à autre, nous rendions visite aux membres de la famille d'Alex, qui demeuraient au centre du village. Nous étions un couple tranquille et je crois bien que jamais nous n'avons été aussi heureux qu'à cette époque. Ce fut en assistant à un spectacle de patinage sur glace que nous avons échangé notre premier baiser.

Quand je l'ai connu, Alex faisait preuve d'une grande générosité envers ses semblables. Il était très attachant. Il n'a pas changé. Le seul élément un peu dérangeant de son caractère était la jalousie dont il faisait preuve à propos de tout ce qui me concernait.

Pour ma part, contrairement à Alex, je n'éprou-

vais aucun attachement excessif envers quiconque. J'ai toujours démontré une grande indépendance d'esprit et le temps ne m'a nullement changée à cet égard. J'ai plutôt tendance à laisser vivre.

Au fil de nos fréquentations, nous avons appris à nous connaître et surtout à reconnaître les caractéristiques de nos personnalités respectives. Et nous avons agi en nous efforçant de les respecter. Sans doute n'étions-nous pas à l'abri des accrochages occasionnels; nous pouvions avoir quelquefois des sautes d'humeur ou des réactions d'impatience. Dans l'ensemble, toutefois, je puis affirmer honnêtement qu'il n'y a jamais eu entre nous de véritables disputes pendant tout le temps que nous nous sommes fréquentés.

Août fut pluvieux et maussade. Le vent soufflait continuellement avec force, rebroussant les feuilles des arbres sur son passage. Lorsque les cloches de l'église paroissiale ont sonné pour annoncer notre mariage, le carillon a été emporté loin, très loin. Par-delà les toits des maisons jusqu'à la limite du village, le son s'est propagé à la vitesse de la bourrasque. J'étais heureuse comme toutes les nouvelles mariées le sont. Je venais d'unir mon destin à celui d'Alex. Pour le meilleur et pour le pire.

Les semaines qui avaient précédé notre union avaient failli me rendre folle. Plus la cérémonie approchait, moins je tenais en place. Ma mère m'inondait de conseils, alors que mes frères et mes sœurs

me taquinaient. Papa me regardait et je lisais de la tristesse dans ses yeux; mon départ du toit familial marquait la fin d'une étape de son existence. Je m'efforçais de penser à autre chose, car, moi aussi, malgré le bonheur qui m'habitait, j'appréhendais un peu de quitter la maison. Ce que je ressentais, c'était un mélange de nervosité et d'impatience, le tout teinté de mélancolie. Physiquement, j'étais prête. J'avais hâte de me donner entièrement, totalement à Alex, qui avait toujours fait preuve d'un comportement respectueux à mon égard. Je me demandais quelle serait ma réaction lorsqu'il me déshabillerait. Je ne voulais pas le décevoir. Je désirais plus que tout au monde qu'il se souvienne de notre première nuit lorsque nous fêterions, avec nos nombreux petits-enfants, le cinquantième anniversaire de notre mariage. Mon Dieu! comme je craignais de faire un faux pas!

Je garde une bonne impression de la cérémonie qui a vu la consécration de notre union devant Dieu et les hommes. La fête fut magnifique et tout le monde s'y est amusé. En outre, ma première nuit avec Alex a été mémorable. Je ne sais pas quel souvenir Alex garde de cet épisode magique, mais ces premières heures d'intimité totale demeurent encore dans ma mémoire comme l'un des plus beaux instants de mon existence, avec la naissance de mes enfants. Je me suis soudain retrouvée dans la peau d'une jeune mariée contente de sa nouvelle indépendance qui appréciait chaque heure de la journée, même celles où mon esprit devait se concentrer sur le ménage plutôt que sur les choses du

cœur. Je n'ai éprouvé aucune difficulté à m'adapter aux tâches domestiques, étant donné que je possédais déjà dans ce domaine une vaste expérience.

Ma lune de miel, ou du moins ce que la majorité des gens considèrent comme tel, fut cependant écourtée. Quelques jours seulement après la célébration du mariage, le frère cadet d'Alex arriva à la maison. Jimmy était à la recherche d'un foyer. Alex, qui avait vécu à répétition le même genre d'expérience, ne pouvait demeurer insensible à ce que vivait son frère; lorsqu'il me demanda si je voyais un inconvénient à ce qu'il vienne demeurer chez nous, je répondis immédiatement qu'il serait le bienvenu; Jimmy faisait partie de la famille et je l'acceptais sans réserve. Un écart de deux ans nous séparait et nous avions une bonne relation. Je savais que sa présence ne serait la source d'aucune tension.

Bien qu'agé d'à peine seize ans et pas encore sorti de l'adolescence, Jimmy ne fréquentait plus l'école. Il travaillait au même endroit qu'Alex, à l'usine locale. Je m'habituai rapidement à lui, car il s'entendait très bien avec son grand frère. Alex paraissait si heureux de l'héberger que je ne pouvais faire autrement que de partager sa joie. Nous habitions un modeste logement au rez-de-chaussée d'un immeuble qui en comportait quatre, situé un peu en retrait du village qui nous avait vus naître tous les deux. C'était l'immeuble le plus imposant de l'agglomération. Nous aimions ce lieu en raison de son calme et de l'amabilité des résidents. Le logement voisin du nôtre, également au rez-de-chaussée, était occupé par un autre frère d'Alex, Simon. Cette

proximité ne m'indisposait nullement; je trouvais au contraire un certain réconfort dans le fait d'être ainsi entourée de parents. La vie s'écoulait au rythme propre aux petites communautés, où tous les gens se connaissent et s'apprécient mutuellement.

Mais ce qui devait arriver arriva. Je constatai d'un seul coup que les habitudes du quotidien avaient pris le pas sur notre vie de couple. Avec le recul, je me dis que cela était inévitable. Le matin, très tôt, nous quittions notre appartement pour le travail. Alex prenait son repas du midi à l'usine, moi à la manufacture. Le soir, nous nous empressions d'expédier le souper pour ensuite regarder la télé ou rendre visite à un membre de la famille. Ce rituel était quelquefois perturbé par des copains d'Alex, qui prenaient place autour de la table de la cuisine ou dans les fauteuils du salon et qui discutaient pendant des heures de courses automobiles ou de groupes rock sans se préoccuper de ma présence. Je me sentais délaissée. Ces soirées étaient monotones.

J'en vins bientôt à penser qu'Alex ne m'aimait plus. Nous faisions de moins en moins de projets et nos conversations en tête-à-tête devenaient rares. Le grand amour avait fait place à la routine. Les jours succédaient aux nuits selon un rythme maintenant prévisible. Malgré la bonne volonté dont je faisais preuve, je sentais que des choses primordiales me glissaient entre les doigts. Que s'était-il passé? Où la machine s'était-elle enrayée? J'avais tellement investi dans mon amour pour Alex! Je me consolais d'une certaine manière en me disant que nos difficultés présentes étaient dues à la période d'adaptation qui

avait suivi notre mariage; elle avait été trop longue, selon moi. J'en vins également à considérer que l'absence d'intimité pouvait expliquer la morosité qui s'était installée dans notre relation de couple.

C'était à présent l'automne. L'air hésitait entre le froid des nuits sans lune et la douceur des matins calmes, alors que le soleil commence à étirer ses rayons au-delà de l'horizon. Les feuilles des érables qui bordaient la rue principale jonchaient le sol. Rien n'avait changé à la maison, à l'exception du quart de travail d'Alex. En raison du ralentissement habituel de la production à cette période de l'année, plusieurs employés avaient été mis à pied temporairement; c'était le cas de Jimmy. D'autres, plus chanceux, demeuraient toujours sur la liste de paie, mais ils devaient travailler le soir. Alex faisait partie de ce groupe. Je détestais rester seule à la maison, surtout après la tombée de la nuit. J'avais peur. De quoi? De tout et de rien. Mais je devais me résigner et accepter le nouveau quart de travail d'Alex, maintenant de seize heures à minuit, ou avoir un chômeur comme mari. Je me fis donc une raison.

Le 26 novembre 1979, un lundi, avait commencé normalement. Un ciel bas et gris annonçait une chute de neige imminente. Toute la journée, l'impression que le froid voulait s'immiscer jusque dans mes os m'avait fait frissonner. Alex quitta la maison vers quinze heures quinze avec un de ses copains. Un problème mécanique empêchait notre voiture de

démarrer et il se trouvait dans l'impossibilité de se rendre à l'usine par ses propres moyens. J'écoutais la radio d'une oreille distraite. J'étais incapable de me concentrer sur une activité intellectuelle comme la lecture, ou de simplement réfléchir aux cadeaux de Noël que nous offririons aux membres de la famille. Je ne tenais pas en place.

Je trouvais la maison bien silencieuse. Jimmy était allé quelque part, je ne me souviens plus où exactement. Pour ne pas rester désœuvrée à m'ennuyer, j'entrepris de me mitonner un plat pour le souper. Le fait de manger toute seule ne m'inspirait guère, mais j'avais décidé de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Il ne me fallut que quelques minutes pour préparer mon repas, constitué de pâtes disparaissant sous une épaisse couche de sauce tomate. Incapable de m'enlever de l'esprit à quel point l'atmosphère de la maison aurait été différente si Alex avait été là, je mangeai du bout des lèvres. Le ressentiment m'habitait. Ma solitude passagère, associée aux petites habitudes qui hypothéquaient déjà notre vie quotidienne, affectait mon humeur. Je n'avais que dix-huit ans, après tout. À cet âge-là, il y a d'autres choses à faire que de rester à la maison. Comme j'aurais aimé avoir Alex près de moi pour lui parler, passer ma main dans ses cheveux, faire des projets...

Je tentai de me ressaisir en mettant ce brusque vague à l'âme sur le compte de l'automne, mais ce fut sans succès. Vers dix-sept heures, je me résignais à sombrer dans un vrai cafard lorsque Rébecca, ma nièce de dix ans, vint me tirer de la mélancolie

dans laquelle je me complaisais avec, je l'avoue, une certaine délectation. Cette enfant était déjà la bonne humeur même, un trait de caractère qu'elle conserverait en vieillissant. Sa seule présence suffit à me ramener à la surface, mais elle prit congé un peu avant le bulletin d'information télévisée de dix-huit heures. Le cœur gros, je la suivis du regard lorsqu'elle traversa la cour arrière de l'immeuble et le stationnement menant chez elle. L'insouciance des enfants a de quoi rendre les adultes jaloux. Comme j'aurais aimé avoir son âge ! J'avais proposé à Rebecca de me tenir compagnie pendant toute la soirée.

— Si tu le désires, lui avais-je dit également, tu peux passer la nuit ici.

Elle avait trouvé cette suggestion séduisante, mais, lorsqu'elle avait téléphoné à sa mère pour obtenir sa permission, elle avait essuyé un refus.

Lorsqu'elle fut partie, je m'installai devant le poste de télé en espérant que l'intrigue d'un téléroman ou, mieux, d'un bon film viendrait à bout des idées noires que je sentais prêtes à bondir de nouveau sur moi. Je regardai un feuilleton hebdomadaire dans lequel une jeune femme était victime d'une prise d'otage. Je fixais l'écran sans le voir vraiment. Mes yeux suivaient l'action, mais mes oreilles demeuraient sourdes aux sons qui émanaient de l'appareil. Je me sentais flotter au-dessus de la pièce, étrangère aux meubles pourtant familiers et à l'atmosphère encore imprégnée de l'odeur d'Alex. J'ai dû sommeiller quelques minutes, car, lorsque mes yeux ont rencontré le poste de télé que je regardais

distraitement quelques minutes auparavant, l'image antérieure avait été remplacée par la photographie d'un homme dont le visage apparaissait de face et de profil. L'annonceur mentionnait que cet individu s'était évadé d'un pénitencier de la région de Montréal et qu'il était considéré comme dangereux. Étant donné mon humeur et la peur que j'éprouvais d'avance, je forçai mon esprit à se concentrer sur l'écran. Le type mesurait un mètre quatre-vingts; il avait les cheveux noirs, portait une barbe et son poids était de quatre-vingt-cinq kilos.

Les policiers lancés à sa poursuite avaient retrouvé sa trace dans le village voisin, aussi bien dire à deux pas de chez moi... Je n'aimais pas cela du tout. Réveillée pour de bon, je me levai et tentai de m'occuper du mieux que je pouvais. J'en terminai avec les plats qui traînaient encore dans l'évier avant de passer un coup de chiffon sur les meubles du salon. Une fois ces tâches accomplies, je retournai m'asseoir devant la télé en essayant d'éloigner de mon esprit le visage de l'individu recherché. Vers vingt heures, je décidai de me mettre au lit en espérant trouver rapidement le sommeil. Alors que je sortais de la salle de bains et que je me dirigeais vers ma chambre, je croisai Jimmy, qui venait juste de rentrer en compagnie de sa petite amie. Tous deux semblaient de très bonne humeur; un bref instant, je songeai à finir la soirée avec eux, mais je me ravisai, craignant de ne pas être d'une compagnie très agréable. Je leur dis bonsoir, puis, plus par réflexe que par souci de sécurité, j'effectuai une ronde dans les diverses pièces de l'appartement en prenant

soin de verrouiller au passage la porte principale. Je négligeai de fermer à clé celle qui donnait sur la cour arrière, puisque Jimmy aurait à l'utiliser plus tard dans la soirée lorsqu'il raccompagnerait sa petite amie chez elle. Ici et là, j'allumai quelques lampes afin de ne pas me sentir trop désorientée au cas où j'aurais à me lever au cours de la nuit. Contrairement à ce que je craignais, je m'endormis rapidement. Après tout, j'étais en sécurité, j'étais chez moi et des gens veillaient sur mon sommeil. Alex rentrerait dans quelques heures, recru de fatigue. Il se réfugierait contre mon corps; peut-être nous livrerions-nous à des ébats amoureux et qu'il en résulterait un premier enfant. Ensuite, la vie reprendrait son cours, lent et triste.

Je me vois en train de dormir. Mon corps repose sur le dos, prisonnier du sommeil. Je pourrais me croire morte si ce n'était le léger mouvement qui soulève régulièrement ma poitrine selon un rythme lent. Ma respiration est à peine perceptible. Je dois rêver, car mes paupières sont agitées. Mes avant-bras sont remontés de chaque côté de ma tête, qui repose entre deux oreillers recouverts d'un tissu froissé. Je reconnais l'ensemble de literie chaud et doux au contact qu'une tante a placé dans mon trousseau de mariée quelques mois auparavant et que j'utilise lorsque le temps est à la neige. Je bouge, d'abord lentement, puis avec plus de vigueur. Je suis sur le point de me réveiller. Un bruit sec en provenance de la porte d'entrée donnant sur la cuisine vient de me ramener à la vie.

Je tends l'oreille. Ce sont des pas. Ils se dirigent vers ma chambre. Alex est enfin de retour. Mon regard ensommeillé fixe la pendulette électronique. Les chiffres rouges m'observent comme les yeux d'une chouette. Ils indiquent minuit dix. Tiens, Alex rentre plus tôt que prévu! Il est en avance d'au moins vingt minutes. Probablement une panne à l'usine; ce genre de chose arrive fréquemment, ces temps-ci. Les pas se rapprochent. Instinctivement, j'essaie de deviner les contours de la porte dans l'obscurité qui enveloppe la chambre. Réveillée pour de bon, j'amorce un mouvement pour me tirer du lit. En même temps que mes pieds touchent le sol dont le revêtement est froid et me fait frissonner, j'entends jouer le mécanisme de la poignée. Une ombre se dessine dans l'encadrement de la porte. Ce n'est pas Alex.

— Jimmy? Jimmy, c'est toi?

Une vague de terreur me submerge. Ce n'est pas Jimmy. Le frère d'Alex n'a rien à voir avec cette ombre gigantesque qui fait irruption dans ma chambre et se dirige vers mon lit sans hésitation.

— Alex?

Je sais aussi que ce n'est pas Alex. J'ai prononcé le prénom de mon mari seulement pour me rassurer, pour conjurer le mauvais sort. Quand le démon fait irruption dans votre vie, vous êtes prêt à tout, même à croire en la magie d'un simple prénom pour éloigner le mal de vous. Malgré l'obscurité et la rapidité avec laquelle la scène se déroule, je crois

reconnaître quelque chose de vaguement familier dans cette silhouette qui fonce sur moi. Je songe un instant à m'évanouir, mais je suis incapable d'ordonner à mon cerveau de me rendre inconsciente. Mes yeux parviennent à percer l'obscurité et, d'un seul coup, l'association se fait entre la forme en train de se mouvoir à moins de deux mètres de mon lit et la photographie diffusée par la télé au début de la soirée. Le type en cavale, celui qui a faussé compagnie à ses gardiens, est là, dans ma chambre ! J'ouvre la bouche pour hurler ma terreur. Aucun son ne franchit ma gorge. Paralysée ! Je suis paralysée.

C'est ridicule. Mes muscles refusent de répondre aux sollicitations de mon cerveau. Je dois rester calme, éviter de poser un geste susceptible d'être mal interprété, gagner du temps. Jimmy est certainement rentré et Alex ne tardera pas. Ce cauchemar sera terminé avant d'avoir commencé. Toutes ces réflexions se bousculent dans ma tête à la vitesse de la lumière. L'ombre a stoppé sa progression. L'homme m'observe. Mes orteils reposent toujours à plat sur le parquet. Ainsi figée, je dois donner l'impression d'être une petite fille sage prise pour une rare fois en défaut et qui attend d'être réprimandée. Mes yeux se portent vers la fenêtre ; impossible de tenter quoi que ce soit de ce côté ; je n'aurai pas fait un pas que ce type m'aura sauté dessus.

— Tu rentres bien tôt, Alex...

Enfin, j'ai retrouvé l'usage de la parole. Les mots sont sortis de ma bouche sans que je m'en rende compte. Un réflexe de survie, sans doute.